

## Festival international du film francophone de Namur Tous pour un, un contre tous

Marcel Jean

Numéro 47, janvier–février 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24725ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jean, M. (1990). Festival international du film francophone de Namur : tous pour un, un contre tous. *24 images*, (47), 55–56.

## FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM FRANCOPHONE DE NAMUR

par Marcel Jean

### TOUS POUR UN, UN CONTRE TOUS



Valérie Stroth et  
Jean-Yves  
Berteloot dans  
*Baptême* de René  
Féret

QU'EST-CE QU'UN FILM FRANCOPHONE? EST-CE UN FILM DANS LEQUEL ON PARLE FRANÇAIS? OU PLUTÔT UN FILM PROVENANT D'UN PAYS OÙ LA CULTURE EST OU A ÉTÉ, À UN MOMENT OU À UN AUTRE, FRANCOPHONE? CETTE QUESTION, LES ORGANISATEURS DU FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM FRANCOPHONE DE NAMUR (BELGIQUE) Y ONT RÉPONDU PAR LA SECONDE HYPOTHÈSE.

C'est-à-dire qu'à l'époque de l'affirmation culturelle des pays jadis sous domination française (les anciennes colonies d'Afrique du Nord ou d'Afrique de l'Ouest, par exemple), un tel festival serait bien mal venu d'exclure de l'espace francophone les films de ces pays. De toute manière, que les films soient en arabe, en bambara ou en mooré, on s'aperçoit bientôt que cela a peu d'importance, car au fond ce qui réunit films et cinéastes, ce qui justifie avant toute chose la tenue d'une telle manifestation, c'est la lutte contre un ennemi commun que lors de la soirée de clôture l'un des vice-présidents du festival osa enfin nommer: le cinéma américain.

Bien sûr, tenir un festival contre quelque chose n'est pas une attitude très saine. C'est

pourquoi ce combat (perdu d'avance) contre l'impérialisme américain fait partie du refoulé du festival. Comme cela fait partie du refoulé d'une manifestation comme le Festival des films du monde qui constitue dans une certaine mesure une sorte d'ONU du cinéma, un lieu où les Américains ne sont pas en position de force et qui demeure l'un des derniers endroits où un film péruvien ou hongrois a droit de cité. Il faudrait peut-être commencer à voir la prolifération des festivals à travers le monde dans cette perspective. Mais, revenons à Namur...

Une quinzaine de longs métrages s'y trouvaient en compétition cette année, du 28 septembre au 5 octobre. Compétition de calibre respectable, surtout grâce à la repré-

sentation française qui comptait notamment *L'enfant de l'hiver* d'Olivier Assayas, *La fille de quinze ans* de Jacques Doillon, *Après après-demain* de Gérard Frot-Coutaz et *Baptême* de René Féret. C'est ce dernier qui, d'ailleurs, rafla les grands honneurs en cumulant les Bayard du meilleur film et de la meilleure actrice (Valérie Stroth). Au fil d'arrivée, Féret coiffa *Les matins infidèles* de Jean Beaudry et François Bouvier, qui repartirent avec le Prix spécial du jury et le Bayard du meilleur acteur (Denis Bouchard).

Oeuvre personnelle, touchante, d'une écriture sensible, *Baptême* méritait l'attention du jury. Venant, dans la production du cinéaste, après *Le mystère Alexina* mais faisant suite à *La communion*

*solemnelle* (1977), où Féret racontait l'histoire de ses grands-parents, *Baptême* est la chronique de la vie de ses parents. Dans l'apparente banalité de l'existence d'un couple de marchands, Féret puise habilement quelques beaux moments d'émotion, trouvant toujours la distance juste face aux événements et aux personnages. Induite par la structure du récit (rigoureusement linéaire), la principale réserve que l'on peut émettre face au film concerne son caractère répétitif: invariablement, à chaque fois que le père monte une nouvelle affaire, on passe par la prospérité et la faillite.

Aussi présenté en compétition, *Australia*, du Belge Jean-Jacques Andrien, faisait figure de favori local. C'était mettre beaucoup d'espoir dans



un film qui est en fait une véritable production bâtarde souffrant de ce qui menace d'être les tics de l'Europe de 1992: l'anglais comme langue tapon, le gommage des spécificités locales (Fanny Ardant et Agnès Soral en bourgeoises de Berviers; Jeremy Irons en Belge, frère de Tchéky Karyo), etc. À travers le récit convenu des amours d'une bourgeoise pour un bel aventurier, *Australia* dresse cependant l'intéressant portrait de la mort d'une ville à travers la désuétude de son industrie (le lavage de laine). C'est indéniablement la meilleure part du film.

Parmi les autres films en compétition, une curiosité prenait place, soit la première coproduction entre le Vietnam et la France: *L'inoubliable rivière de Le Dan*. Mélodrame colonial racontant l'histoire d'un soldat français qui, pendant la guerre d'Indochine, passa dans le camp du Vietnam, *L'inoubliable rivière...* est en quelque sorte le symptôme du passage obligé d'une

cinématographie vers l'âge adulte: à mi-chemin entre l'affirmation de l'identité nationale et l'esthétique du colonisateur.

Dans les autres sections, on trouvait un peu de tout, du pire comme du meilleur. Du côté du pire, mentionnons deux titres, soit l'ineffable *Radio Corbeau* d'Yves Boisset, sur le thème chabrolien du soupçon dans une petite ville de province, ainsi que *Rouge Venise*, d'Etienne Perier, qui fait la preuve qu'il n'a absolument rien compris à l'esprit baroque en mettant en scène un thriller au cœur de la Venise du XVIIIe siècle, et en prenant pour personnages Carlo Goldoni, Antonio Vivaldi et Giambattista Tiepolo.

Quant au meilleur, on le retrouvait surtout dans *Un tour de manège*, premier film du metteur en scène de théâtre français Pierre Pradinas, qui met en vedette Juliette Binoche, François Cluzet et Denis Lavant. Optant pour un filmage d'une grande légèreté, collant de près aux acteurs et prenant de gros risques en fai-

sant se côtoyer le naturalisme et la caricature (Lavant étonnant en petit malfrat maniéré), Pradinas s'intéresse à un groupe de jeunes de la banlieue parisienne, et plus particulièrement à un couple (Cluzet et Binoche) qui se déchire entre le quotidien et les grandes espérances. Menant son récit avec désinvolture, Pradinas indique que l'essentiel est ailleurs, dans les personnages, dans la vérité d'un moment d'émotion fugitive qui perce l'écran au moment où l'on s'y attend le moins.

Moins réussis qu'*Un tour de manège*, quelques petits films méritaient tout de même l'attention: *Man No Run* de Claire Denis (*Chocolat*), un documentaire sur un groupe de Camerounais skin heads en tournée européenne; *Après la pluie*, de Camille de Casabianca (*Pékin Centrale*), une comédie un peu boy-scout sur l'aide humanitaire au Tiers-Monde, qui confirme le talent d'acteur de Jacques Penot; *Un monde sans pitié* d'Éric Rochant, le drame existentia-

liste d'un jeune Parisien (Hippolyte Girardot) qui rencontre une femme (Mireille Perrier) qui va lui en faire baver.

C'est la présence de ces films, pour la plupart exclus des grands festivals, qui justifie (du strict point de vue cinéphilique) la tenue d'une manifestation comme celle de Namur. Bien sûr, on devra toujours compter sur les locomotives de Cannes et de Venise (cette année: *Jésus de Montréal* de Denys Arcand, *Yaaba* d'Idrissa Ouedraogo, *Monsieur Hire* de Patrice Leconte et *La vie et rien d'autre* de Bertrand Tavernier) pour attirer le grand public, mais la place faite aux découvertes sera garante de la qualité du festival. Pour autant que Namur poursuive dans cette voie, les découvertes seront en bonne partie québécoises, car cette année on y présentait 13 longs métrages, dont 6 dans le cadre d'un hommage à Gilles Carle. ■

François Cluzet et Juliette Binoche dans *Un tour de manège*, premier long métrage du metteur en scène de théâtre Pierre Pradinas

